

à
Bernard Condominas

Cérémonie au crematorium de Clamart
Jeudi 18 mai 2023

Adagio for Strings

Samuel Barber

Berliner Philharmoniker, direction Sir Simon Rattle



Maître Eckhart

J'ai dit parfois : Qui cherche Dieu et cherche quelque autre chose en même temps que Dieu ne trouve pas Dieu, mais qui cherche Dieu seul, en vérité, trouve Dieu et ne trouve jamais Dieu seul, car tout ce que Dieu peut offrir, il le trouve en même temps que Dieu. C'est pourquoi [l'Évangéliste] dit que les vrais adorateurs adorent le Père et il le dit fort justement. On pourrait dire à un homme bon : « Pourquoi cherches-tu Dieu ? » « Parce qu'il est Dieu ! » ; « Pourquoi cherches-tu la vérité ? » « Parce qu'elle est la vérité ! » ; « Pourquoi cherches-tu la justice ? » « Parce qu'elle est la justice ! » De telles personnes sont telles qu'elles doivent être. Toutes les choses qui sont dans le temps ont un « pourquoi ». Si l'on demandait à quelqu'un : « Pourquoi manges-tu ? » « Pour avoir de la force ! » ; « Pourquoi dors-tu ? » « Pour la même raison ! » Il en est ainsi des choses qui sont dans le temps. Mais un homme bon à qui on demanderait : « Pourquoi aimes-tu Dieu ? » « Je ne sais pas pour Dieu ! » ; « Pourquoi aimes-tu la vérité ? » « Pour la vérité ! » ; « Pourquoi aimes-tu la justice ? » « Pour la justice ! » ; « Pourquoi aimes-tu la bonté ? » « Pour la bonté ! » ; « Pourquoi vis-tu ? » « En vérité, je ne sais pas, mais je suis content de vivre. »

Maître Eckhart, *Sermons, traités, poème*

Sermons pour le temps. Sur l'Évangile de Jean 4,23,

traduction Jeanne Ancelet-Hustache et Éric Mangin, Paris, Le Seuil, 1978.

Anselme de Cantorbéry

Mais [Dieu,] il est sûr que tout ce que tu es, tu ne l'es par rien d'autre que toi. Tu es donc la vie même dont tu vis, la sagesse dont tu sais, la bonté même dont tu es bon pour les bons et pour les méchants, et de même des choses semblables.

Anselme de Cantorbéry, *Proslogion*,

chapitre XII, traduction Bernard Pautrat, Paris, Garnier-Flammarion, 1993.

Saint Paul, Première Épître de Paul aux Corinthiens

Si je parlais langages et d'hommes et d'anges et que je n'eusse l'amour, je ne serai qu'airain qui sonne ou une cloche qui tinte. Et si j'étais grand prophète que je susse tous les secrets et sciences, et si j'avais toute la foi qui peut être jusqu'à transmuier les montagnes, et que je n'eusse l'amour, je ne serais rien. [...]

Amour est patiente et débonnaire ; amour n'a point envie ; elle n'est point légère ; elle ne s'enfle point ; elle ne se porte point vilainement ; elle ne cherche point son profit ; elle ne pense point à mal ; elle ne prend point plaisir à l'injustice, ains prend plaisir à vérité ; elle souffre tout, croit tout, espère tout, endure tout, amour jamais ne défaut.

Et les prophéties seront anéanties ; et les langues cesseront ; et la science sera anéantie. Car nous savons en partie et prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est en partie sera anéanti. [...]

Car nous voyons maintenant par un miroir obscurément, mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais en partie, mais adonc je reconnaitrai, ainsi que j'ai été reconnu. Maintenant, foi, espérance et amour durent, mais de ces trois, la plus grande est amour.

Paul, Première Épître aux Corinthiens 13,1-13,
traduction Sébastien Castellion, 1555.



Te lucis ante terminum
Office cistercien des Complies
Chœur Grégorien de Paris

*Te lucis ante terminum
rerum creator poscimus
ut solita clementia
sis præsul ac custodiam.*

Avant que s'achève ce jour,
nous t'en prions, Dieu Créateur :
en ton inlassable bonté,
veille sur nous pour notre garde.



Laurent Condominas :

Tous les jours à partir de nos quatre ou cinq ans on s'asseyait de part et d'autre de la table et on dessinait. Chacun avait son héros. Celui de Bernard était souvent un martyr, et la plupart du temps, un prêtre.

Alors que les miens étaient généralement des militaires napoléoniens aux uniformes charmants évoluant au gré de leurs montées en grade, les soutanes des héros de Bernard trouvaient vite leurs limites, même en passant à chanoine, évêque ou cardinal. Il est donc allé voir ailleurs : les papes, Grecs ou Russes avaient plus de choses en leur faveur et il s'est mis à reproduire leurs chasubles, tiaras et autres éléments décoratifs.

De là, mon grand frère s'est posé les questions de l'origine des schismes. Des liturgies et de leurs raisons. De la différence dans la pensée divine, puis du cheminement de la pensée. Si bien qu'un jour lors de ses treize ans je me suis amusé à compter les livres de sa bibliothèque, parvenant à un chiffre que je n'ai jamais oublié : 732 livres autour de la philosophie, de l'histoire des religions et de l'histoire de la pensée.

Hegel, Nietzsche, Spinoza, Platon étaient déjà là, dans sa chambre d'enfant. Annotés, discutés, alignés

Lorsqu'à l'école le devoir consistait à analyser un extrait de texte, comme deux pages de Madame de Sévigné, de Balzac, Chateaubriand ou autres, il lisait tout le livre avec la rapidité et le sérieux qu'on lui connaît et délivrait un devoir prenant en contexte tout l'ouvrage, que le professeur lui-même n'avait souvent pas lu.

Bernard, heureusement pour moi, n'était pas qu'un petit génie précoce, genre le surdoué plongé dans son unicité. Sa bonté allait vers ses frères et sœurs, ses camarades, et à peu près tout le monde. Même les crétins, à qui il cachait son exaspération.

Certes il était mon grand moteur d'éveil, réunissant toujours plusieurs aspects des situations et réflexions humaines, m'offrant avec bienveillance des perspectives que je ne trouverai que rarement ailleurs.

Il me donnait l'autre regard que celui qu'on nous fourrait dans la gorge au collègue ; l'autre musique du monde, tout en poursuivant son chemin esthétique centré sur le dessin des costumes, des accessoires, des meubles

Avec lui je pouvais trouver à mes questions une réponse non directive, toujours gentille et nuancée, et comme tout le monde autour de moi je voyais croître sa capacité à conceptualiser, à digérer les facettes de la pensée, à puiser des références. : une performance quotidienne enivrante pour un enfant.

Car il était aussi pour moi autant mon grand moteur d'éveil qu'un frère aîné généreux et profond, un compagnon de route toujours intéressant et curieux : Je ne me suis jamais ennuyé à ses côtés.

Je n'ai jamais vu de censeur en lui, même quand il s'inquiétait des dérives de mon adolescence. Nous étions différents et son acceptation de l'autre se manifestait alors de façon si limpide, si naturelle que ce fut un choc pour moi de découvrir que hélas, là encore je ne retrouverai que rarement ces mêmes qualités chez les autres, ni chez moi d'ailleurs.

L'un de mes principales joies était de le faire rire. Dans une famille où les tensions étaient considérables j'avais vite saisi que le faire rire mettrait tout le monde dans l'ambiance.

L'absurdité et les paradoxes, l'assurance des ignorants me servaient de base comme nourriture pour son hilarité.

Ceux qui l'ont connu le savent : le regarder, l'écouter rire était comme voir s'éveiller une rumeur.

Au fur et à mesure que l'on racontait la chose ses yeux brillaient d'anticipation, son visage rosissait, un sourire tout à fait particulier l'illuminait puis le rire venait comme une succession de vagues et de frissons. Enfin surgissait le tsunami jouissif. Il en pleurait souvent, émettait un son inoubliable et parfaitement identifiable.

Si contagieux qu'il engendrait la joie et le rire autour de lui, que ce soit au restaurant, dans la rue, le métro !

Si identifiable qu'un jour au cinéma, reconnaissant cet éclat venu du fond de la salle, j'ai crié son nom : « Bernard ? » auquel il a répondu par mon prénom et toute la salle est partie dans une sorte de fou rire orgiaque.

Ce rire, cette lumière, cette vive intelligence, cette bienveillance profonde et son esprit critique.

C'était mon frère



Jérôme Petit :

En Asie, les sages ne meurent jamais
On dit qu'ils atteignent la pleine réalisation
Qu'ils sont libérés des entraves du monde
Ils montrent ainsi la part de délivrance dans la mort

Bernard est pour beaucoup d'entre nous
Une figure de sage – qui fut d'ailleurs si peu sage
Un érudit dévorant les livres comme il dévore la vie
Comme s'il rédigeait un traité spirituel de la gourmandise

Du sage, Bernard a toujours eu la parole
Une parole lourde de sens – c'est le sens du mot guru en sanskrit
Une parole de maître, à la fois bienveillante et étymologique
Une parole ensuite qui lui fit si cruellement défaut

De cette parole émanaient de multiples facettes
L'éditeur, le philosophe, le théologien, l'historien de l'art
Le psychanalyste, le jardinier, le peintre, l'écrivain
Toutes ces facettes qui semblent englober le monde

Son intransigeance n'avait d'égale que sa bonté
Sa solitude n'avait de sens qu'au milieu des autres
Sa générosité adoucissait ses combats contre les faux-semblants
À l'art de la diplomatie se mêlait toujours l'art de l'amitié

Avec sa haute stature de guerrier des steppes
Qui avait pour armes la connaissance et la clairvoyance
Il plaçait toujours l'autre avant lui-même
Écoutant chacun et encourageant les plus faibles

Bernard faisait de l'ordinaire un événement
D'une lecture récente une découverte enthousiasmante
D'un nuage fugace un ciel que l'on n'avait vu
D'une chute un nouvel élan vers la vie

Il est maintenant libéré du corps
Pour continuer à nous guider, logé dans notre cœur
À nous émerveiller, logé dans notre regard sur le monde
En Asie, les sages ne meurent jamais.



Matthäus Passion

Johann Sebastian Bach, Choral n°15

Ensemble et chœurs Pygmalion, direction Raphaël Pichon

*Erkenne mich, mein Hüter,
Mein Hirte, nimm mich an !
Von dir, Quell aller Güter,
Ist mir viel Guts getan.
Dein Mund hat mich gelabet
Mit Milch und süßer Kost,
Dein Geist hat mich begabet
Mit mancher Himmelslust.*

Reconnais-moi, mon gardien,
Mon pasteur, accepte-moi !
De toi, source de toute bonté,
Beaucoup de bien m'ont été donnés.
Ta bouche m'a rafraîchi
Avec du lait et des douceurs,
Ton esprit m'a gratifié
De bien des plaisirs célestes.



« Emportez-moi », tiré de *L'Espace du dedans*

Henri Michaux

lu par Martin Melkonian

Emportez-moi dans une caravelle,
Dans une vieille et douce caravelle,
Dans l'étrave, ou si l'on veut, dans l'écume,
Et perdez-moi, au loin, au loin.

Dans l'attelage d'un autre âge.
Dans le velours trompeur de la neige.
Dans l'haleine de quelques chiens réunis.
Dans la troupe exténuée des feuilles mortes.

Emportez-moi sans me briser, dans les baisers,
Dans les poitrines qui se soulèvent et respirent,
Sur les tapis des paumes et leur sourire,
Dans les corridors des os longs et des articulations.

Emportez-moi, ou plutôt enfouissez-moi.

« Rends-toi, mon cœur », tiré de *Ecuador*
Henri Michaux

lu par Martin Melkonian

On n'a pa été des lâches,
On a fait ce qu'on a pu.



Hymne du matin du temps de Pentecôte
Patrice de La Tour du Pin

lu par Édith de la Héronnière

Amour qui planait sur tes eaux
Et les berçait du premier souffle,
Nos âmes dorment :
Prends-les d'un battement nouveau
Qui reflue du Christ vers leur source
Pour déborder parmi les hommes.

Tu es cette voix qui gémit
Dans les douleurs de notre monde
Le nom de notre Père ;
Mais en retour tu es aussi
La voix apportant sa réponse :
L'amour de Dieu couvre la terre.

Tu es la genèse en tout temps,
Tu es le vent qui crie naissance
À l'âme obscure ;
Tu nous engendre du dedans,
Tu fais tressaillir le silence
Au fond de toute créature.

Amour descendant aujourd'hui,
Viens agiter les eaux enfouies
De nos baptêmes,
Qui de la mort de Jésus-Christ
Nous font ressurgir dans sa vie.

 Tout est amour dans l'Amour même.



Prologion
Anselme de Cantorbéry

Et maintenant, va, petit homme, fais un moment ce qui t'occupe, cache-toi un peu de tes pensées tumultueuses. Dépose maintenant tes obligations, ce labeur. Vaque à Dieu quelque peu, et repose en lui quelque peu. Entre dans la cellule de ton esprit, chasses-en tout, sauf Dieu et ce qui peut t'aider à le chercher, et, porte close, cherche-le. Dis, maintenant, mon cœur tout entier, dis à Dieu : je cherche ton visage, ton visage, Seigneur, je recherche.

Anselme de Cantorbéry, *Op. cit.*, chapitre I



Der voghornia
Komitas
Sonia Nigoghossian

Dieu, aie pitié ! (4x)
Très Sainte Trinité, donne la paix au monde
La guérison au malade,
et le ciel à ceux qui se sont endormis.



Inhumation au cimetière d'Antony
Vendredi 19 mai 2023

Gilles Bataillon :

Comment évoquer Bernard sans être bêtement hagiographique, ou au contraire malvenu ? Certains de vous le connaissent depuis bien plus longtemps que moi : sa fratrie Laurent, Marie-José ; sa famille élective Brigitte, Hélène, Édith, Clarisse, Aurélie, Anne, Jacques, Laurent, Gérard, Mauro, Philippe, Frédéric, Jérôme, Patrick, Pierre... beaucoup d'autres que je n'évoque et que ceux-ci me le pardonnent. Bernard était un homme de l'attention aux autres, dans la plus extrême courtoisie, l'humour, la tendresse, la fermeté et le sens du secret.

Nous lui avons tous dit nos difficultés, nos projets les plus sérieux, nos songes les plus insensés, comme nos joies et nos peines, même nos blessures les plus intimes. Il était l'ami de longue date, ou celui découvert récemment, auquel on pouvait parler sans fard, en bref tout dire. Il écoutait cigarette à la main, dans un café, dans son bureau de Sciences Po, puis du Félin, ou encore non loin d'ici dans sa cuisine ou son jardin. Il nous écoutait, nous faisait préciser tel ou tel détail. Jamais de censure ou de moralisme, au besoin il dégonflait doucement certaines baudruches, ou de trop évidentes chimères. Mais toujours, il nous poussait à assumer nos désirs, à ne pas trop nous soucier du « qu'en dira-t-on ». Cela sans aucune tonitruance. Il nous invitait à nous interroger sur nous-même, parfois par une seule petite remarque tendre, ou deux mots justes. Il savait que la morale d'« en haut » et les conseils énoncés en majesté ne servaient pas à grand-chose.

Depuis huit ans, nous ne pouvions plus nous confier à lui comme auparavant. Nous nous adressions à lui, plus sobrement, plus simplement. Nous lui racontions le monde, notre monde, nos amours, notre travail, nos distractions, nos voyages, nos amitiés. Nous le trouvions dans son fauteuil, l'été dans le jardin, ou, dès qu'il faisait moins chaud, dans le salon qui était devenu son salon. Sur la toute fin, dans son lit où il était chaque jour plus emprisonné et moins loquace, malgré la présence et les soins de Brigitte, et ceux des aides soignantes. Pourtant il ne cessait de nous surprendre. Il nous donnait à la volée le nom de quelqu'un, que nous ne remettions pas dans la conversation, d'un livre, d'un événement, d'un moment. Quelques mots, et c'était fait.

Il s'illuminait quand des nouveaux venus, plus encore des nouvelles venues, lui étaient présentés ou venaient le voir. Son regard devenait alors plus dense, il devisageait très intensément en souriant. Il prenait la main et la serrait fortement. Si une visite était inopportune ou le fatiguait, il pouvait alors fermer les yeux et devenir Bernard le taciturne Son orthophoniste, peu habile il est vrai, en fit les frais. Il ne disait pas un mot lorsqu'il était convié à s'exprimer pour réapprendre à parler. Mais il la saluait d'un merveilleux, « au revoir Madame », quand celle-ci prenait congé. Celui qui le fit reparler fut Alain, son kinésithérapeute. Alain s'adressa tout de suite à lui aimablement et avec humour. Bernard engagea la conversation et reprit, un peu, la parole.

Ces derniers mois, Bernard s'est peu à peu muré dans le silence, prenant congé de Brigitte et de ses amis. Il mangeait de moins en moins, lui qui était toujours resté extrêmement gourmand. Il ne faisait plus honneur, ou si peu, à la cuisine de Brigitte, et pas beaucoup plus à celle de ses deux cuisiniers préférés, Laurent et Mauro. De même, était-il, chaque fois, plus absent lors de la venue des aides soignantes, même de celles, pour lesquelles il avait un évident faible. Il ne répondait quasiment plus aux mots et aux caresses de ses amis et, pis

encore, à celle de Brigitte. Ces deux dernières semaines, il s'est littéralement éteint sous nos yeux. Il a pris congé de Brigitte. Elle, de lui. Il est mort vendredi 12 mai, il y a une semaine en début de matinée. Il a repris, quelques instants, plus de conscience, avant de s'éteindre doucement, en un souffle. Il nous faut l'accepter, si inacceptable cela est. Sa mort fut pour lui la fin d'un long emprisonnement dans un corps et un monde de plus en plus étroit, avec de moins en moins de plaisirs. Il faut que ce soit pour Brigitte une nouvelle page sans son homme, Bernard, mais avec nous ses amis.

Il nous faut nous souvenir de cet autre Bernard que nous avons connu avant son accident : le fumeur de Craven A et le buveur de café noir d'encre avec qui nous conversions ; mais aussi d'autres images plus anciennes : le frère aîné soutient de sa fratrie, puis de sa mère. L'étudiant de l'EPHE, où il connut Hélène, mais aussi celui de Vincennes, où il devint l'ami de Gérard. Il faut aussi se remémorer sa grande silhouette élégante, sa façon de porter costume et cravate, sans jamais paraître guindé, ses chaussures toujours impeccables, son pardessus au bras et parfois son grand parapluie.

Il fut d'abord un lecteur curieux de tout très jeune puis un faiseur de livre. Il fut éditeur, d'abord à Sciences Po, puis à deux reprises au Félin, maison qu'il lança, puis relança avec une rare générosité vis-à-vis de son mécène et propriétaire. Il en avait été congédié et avait connu une traversée du désert éditoriale assez rude. Si certains confrères lui offrirent leur aide et des travaux de réécriture, d'autres lui tournèrent le dos, débauchèrent ses auteurs, avant de le saluer de nouveau comme si de rien était, dès qu'il revint au Félin. Éditeur, il fut l'homme qui poussa les autres, les plus jeunes, éditeurs et auteurs, à être ce qu'ils souhaitaient être dans leur vie personnelle, leur travail ou leurs livres. Il faut nous souvenir de son rôle d'éditeur, du soin qu'il avait de ses collaborateurs et de ses auteurs. Quelques-uns de ces derniers en abusèrent : à Bernard les pavés invendables, aux autres les petits livres faciles dans tous les sens du terme. Bernard fut aussi un homme ouvert aux auteurs les plus divers et les plus contradictoires, ses livres en témoignent et certains de ses auteurs ne comprenaient que mal l'ouverture de Bernard aux autres. Ils auraient voulu imprimer leur unique sceau à ses *Marches du temps*, sans comprendre que Bernard voulait faire résonner des paroles et des voix différentes.

Bernard fut aussi l'homme non pas des bois, ce n'était pas son genre mais de la nature. En témoignent ses virées, jeune homme, dans les fjords et les bois scandinaves, mais aussi son goût des jardins et du jardin de sa maison avec Brigitte à Antony. Il faut se remémorer ses manières de jardinier gentleman : une chemise un peu élimée ou un vieux tee-shirt, un vieux chandail appelant les reprises, un pantalon un peu fatigué, aux pieds des sabots de jardin en caoutchouc et parfois un chapeau sur la tête. C'était sa tenue, bien sûr pour jardiner, mais aussi pour lire ses manuscrits dans son fauteuil de jardin, ou encore dessiner, peindre ou confectionner ses poupées et leurs décors, dans la cabane du fond de la maison. On le voyait, du printemps à l'automne, en un éclair, quand on passait en RER devant la maison soit pour aller le voir soit en repartant ou tous simplement en passant.

Il nous faut nous souvenir de Bernard dans tous les moments de sa vie et surtout poursuivre, sans maintenant être en sa compagnie, son goût pour la commensalité et le partage entre égaux.



Tiré du *Livre de la Pauvreté et de la Mort*
Rainer Maria Rilke

lu par Aurélie Julia

Ô mon Dieu, donne à chacun sa propre mort,
donne à chacun la mort née de sa propre vie
où il connut l'amour et la misère.

Car nous ne sommes que l'écorce, que la feuille,
mais le fruit qui est au centre de tout
c'est la grande mort que chacun porte en soi.

C'est pour elle que les jeunes filles s'épanouissent,
et que les enfants rêvent d'être des hommes
et que les adolescents font des femmes leurs confidentes
d'une angoisse que personne d'autre n'accueille.
C'est pour elle que toutes les choses subsistent éternellement
même si le temps a effacé le souvenir,
et quiconque dans sa vie s'efforce de créer,
enclôt ce fruit d'un univers qui tour à tour le gèle et le réchauffe.

Dans ce fruit peut entrer toute la chaleur
des cœurs et l'éclat blanc des pensées ;
mais des anges sont venus comme une nuée d'oiseaux
et tous les fruits étaient encore verts.

Seigneur, nous sommes plus pauvres que les pauvres bêtes
qui, même aveugles, achèvent leur propre mort.

Oh, donne nous la force et la science
de lier notre vie en espalier
et le printemps autour d'elle commencera de bonne heure.